

« L'horaire des marées »

Il n'aimait pas, lorsqu'on parlait de lui, qu'on dise le père Thomas. Avant tout, parce que Thomas c'était son prénom et dans ce village tout le monde avait la fâcheuse habitude d'accoler le prénom à père ou mère. Chacune et chacun devenait le père Marcel ou la mère Jeanne. Mais par-dessus tout, c'était la connotation religieuse qui le rebutait. « Comme si j'étais un prêtre en soutane ! » Il faut dire que Thomas Rabuteau était en délicatesse avec tout ce qui touchait de près ou de loin à la religion, aux croyances, aux idéologies. « Toutes ces fadaises sont à l'opposé de ce qui est le plus important pour moi : la rigueur scientifique... ». En conséquence, tout amical et bienveillant que cela puisse être, « le père Thomas », ce n'était pas sa tasse de thé. Il préférait qu'on ne dise rien, ou alors Rabuteau, même « l'autre » ne le dérangeait pas.

Il faut reconnaître que notre Rabuteau était grognon pour ne pas dire acariâtre. Il vivait seul, sans que personne ne puisse dire s'il y avait eu un jour une madame Rabuteau. Si cela avait été le cas, on aimait à dire qu'elle devait avoir bien du courage, certains disaient du mérite, pour supporter un tel bonhomme. Tout cela parce qu'on ne le voyait presque jamais en ville, il ne fréquentait pas le café des sports, haut lieu de l'actualité locale et de ses commentaires, on le rencontrait rarement dans les magasins. Il semble même qu'il se faisait souvent livrer à domicile, mais là aussi personne n'aurait pu dire avec certitude de quoi il s'agissait. C'étaient des camionnettes UPS qui dans ce petit coin de France rurale paraissaient suspectes. Il semblait ne plus travailler, alors qu'on estimait qu'il était certainement plus jeune qu'il n'y paraissait. Bref, Rabuteau intriguait.

A toute heure de la journée, on le voyait arpenter les allées de son jardin, des outils à la main. Il était souvent baissé, on pourrait même dire qu'il était plié en deux, au-dessus

de ses semis de salades, de ses plans de courgettes. Ce qui alimentait le plus les conversations, c'est qu'il y était aussi la nuit. Plusieurs gars du village qui travaillaient en « trois huit » l'avaient vu plusieurs fois, soit très tard le soir, soit tôt le matin.

On disait qu'il n'était pas de la région, que c'était un ancien militaire qui arrivait de l'étranger, les plus vigilants prétendaient qu'il sortait de prison, qu'il avait certainement un bracelet électronique. Personne au village ne se souvenait comment il était arrivé là. Il avait emménagé la nuit dans cette petite maison à la sortie du bourg. C'était l'ancien logement du garde-barrière. Depuis que les passages à niveau sont automatisés, la SNCF met en vente toutes ces petites barraques. La singularité de celle-ci, c'était son immense jardin. Déjà, à l'époque du père Marcel, dernier garde-barrière, on ralentissait souvent pour s'extasier devant la taille des potirons. On les voyait même par la fenêtre du compartiment quand le train ralentissait.

Un matin, on avait vu les volets ouverts, de la lumière à l'intérieur et une silhouette sombre qui prenait des mesures dans le jardin. Il était arrivé là sans prévenir, sans se présenter. On se souvient simplement, parce que Gaby l'avait raconté à tout le monde en riant, que quelques jours après son arrivée, il était allé à la maison de la presse et qu'il avait demandé s'il y avait les horaires des marées dans le journal local. « Les horaires des marées ? Oh l'ami, on est en Bourgogne ici, pas en Bretagne ». En guise de compensation, ou plutôt de consolation, Gaby lui avait proposé l'almanach du père Benoit. « Vous verrez c'est plein d'infos, notamment pour les jardiniers ». Rabuteau avait eu l'air satisfait. Bref, Rabuteau non seulement intriguait, mais il inquiétait. Au village on n'avait pas l'habitude des originaux, encore moins des étrangers. En réalité, on ne les aimait pas.

Ceux qui le connaissaient le mieux, c'étaient les jardiniers de la mairie. Ils s'arrêtaient au grillage du jardin et lui parlaient. Il racontait qu'il faisait des expériences, des croisements entre plants, il leur avait parlé de ses voyages à l'étranger pour étudier les légumes.

« Des voyages à l'étranger pour étudier les légumes ! » Au café des sports, tout le monde se posait encore plus de questions. En fait, quand on ne sait rien sur quelqu'un on invente, on suppute, mais dès qu'on connaît quelques bribes, on suspecte, on brode, on affabule. « C'est un chimiste, je vous le dis, on le voit à son tablier, mon prof

de chimie avait le même », « oui, un chimiste ou une espèce de sorcier, pourquoi il est arrivé la nuit à votre avis, et ben parce que c'est un sorcier ? ».

Thomas Rabuteau ne se doutait de rien, il était tellement concentré sur sa tâche que la moindre rumeur aurait bien eu du mal à l'atteindre. Et pour être complètement sincère, il s'en moquait.

Cela faisait maintenant trois ans qu'il était au village. Les bavardages le concernant commençaient à s'épuiser, il faisait désormais partie du paysage, il était presque devenu un petit plus pour le folklore local. On pouvait même s'attendre à ce qu'un jour ou l'autre, l'office de tourisme propose un passage devant le jardin du père Thomas. Jardin, convenons-en, qui était devenu une véritable attraction.

Nous étions dans la première quinzaine de septembre, ce devait être un mardi. Levé à son habitude dès potron minet, le père Thomas jeta un œil sur son jardin depuis la fenêtre de sa chambre et resta figé de stupeur...

Il n'en croyait pas ses yeux. Il avait réussi. Comme il était très tôt, la lumière du jour était encore hésitante. Rabuteau se frotta encore les yeux, se saisit de ses lunettes posées sur la commode, prit la peine de les nettoyer méticuleusement, les chaussa et observa calmement ce qu'il distinguait. La lune était encore largement visible, il faut dire qu'elle était pleine. Mais non, il ne rêvait pas, ce qu'il voyait était bel et bien réel. Des années qu'il attendait ce moment, des années qu'il faisait des essais, des calculs, qu'il prenait des notes, qu'il cherchait des solutions pour vérifier son hypothèse. Il se souvient qu'à l'école d'ingénieurs, les autres étudiants et certains professeurs se moquaient gentiment de lui : il était devenu Rabuteau l'illuminé, Rabuteau le farfelu. Et cela avait continué pendant des années, ses collègues des différentes chambres d'agriculture où il avait exercé ne comprenaient pas ses obsessions.

Mais Rabuteau n'avait jamais douté, il était sûr de lui, alors il avait voyagé, il avait observé, comparé, vérifié. Il avait choisi de venir s'installer dans ce petit village de Bourgogne, parce que d'après ses calculs, c'était ici et nulle part ailleurs que la lune aurait le plus d'effets sur la nature. En fait, Rabuteau, qui était né au bord de l'océan était depuis son plus jeune âge fasciné par le phénomène des marées. Très jeune, il avait constaté que plus les jardins sont proches de l'océan, plus les légumes grossissent en période de haute mer.

Il avait rempli des cahiers entiers de ses observations. Et lorsqu'il avait décidé de devenir agronome, son seul objectif avait été de parvenir à prouver qu'il est possible de produire très rapidement d'impressionnantes quantités de légumes, de tailles phénoménales, et ce, sans impact significatif sur l'environnement.

Tous les souvenirs de ses recherches, de ses échecs surtout, remontaient ce matin alors qu'il était là, figé derrière sa fenêtre à contempler le résultat de son travail.

Il a réussi ! Il ne prend même pas la peine d'enfiler sa tenue de jardinier. Il est en pyjama mais cela n'a aucune importance, de toute façon personne ne le verra. Il se précipite à l'extérieur, en pantoufles. Tant pis pour la rosée, tant pis pour la boue qui ne manquera pas de se coller sous les semelles en crêpe de ses chaussons. Personne ne lui dira rien. Il ne sait plus où donner de la tête. Il touche, il tâte, il soupèse, il caresse, il flatte de sa main caieuse. Et il prend des notes sur son éternel carnet qui ne le quitte jamais.

Les courgettes énormes sont les premières à attirer son attention. Certaines d'entre elles, à vue d'œil, mesurent plus d'un mètre cinquante et doivent peser dans les quarante kilos. On voit bien d'ailleurs qu'il a du mal à soulever l'une d'entre elles. Il s'y prend à plusieurs reprises, mais c'est peine perdue.

C'est simple, c'est le jardin des miracles, ou le jardin d'Eden. Mais ce ne sont pas les images que Rabuteau a en tête, il déteste toutes ces métaphores, ces allusions religieuses, et si, à cet instant, on lui avait demandé à quoi lui fait penser son jardin, quelle comparaison il ferait, il est fort probable qu'il aurait répondu : « il me fait penser à un jardin avec de gros légumes ». C'est un pragmatique, et s'il est sidéré ce matin, c'est d'abord parce qu'il ne s'attendait pas à une telle réussite.

Que s'est-il passé cette nuit ?

C'est la question que se posent les premiers passants. Ils sont stupéfaits, on est en pleine science-fiction. Rabuteau ne voit personne, il n'entend rien, il continue ses mesures, il photographie. On sent qu'il est saisi de la fébrilité du chercheur qui est parvenu à vérifier une hypothèse, mais on voit bien aussi qu'il doute. Peut-être qu'il rêve encore. On le voit même se mettre des gifles, se pincer. Bref, il ne se rend pas compte qu'en, à peine une demi-heure, le quart de la population du village est

agglutiné derrière la grille, on entend des Oh, des Ah, des petits cris et des gros chuchotements. Mais Rabuteau lui n'entend rien.

« Vous voyez je vous l'avais bien dit, cet homme est dangereux, c'est un sorcier ! » L'une des commères du village, Rosalie, qui prétend tout savoir est une des plus loquaces. Bras croisés, l'œil mauvais, elle accueille tous les nouveaux curieux avec cet aplomb caractéristique de celles qui ne savent rien mais n'en pensent pas moins.

Rabuteau, toujours en pyjama, est seul au monde. Il est en extase devant ses tomates. Une seule d'entre elles pourrait largement nourrir une famille nombreuse. Les heures défilent et il ne se rend compte de rien. Une équipe télé vient d'arriver, c'est le maire qui les a prévenus, un peu de publicité pour le village c'est toujours bon pour le commerce. On a aussi prévenu l'école d'ingénieurs agronomes de Dijon, ce doit être la directrice de l'école primaire qui a pris l'initiative, elle est une des seules à ne jamais avoir été sensible aux rumeurs et aux propos déplacés sur Rabuteau. Comme lui, c'est une cartésienne, et elle est intimement persuadé que tout peut s'expliquer.

Lorsque l'équipe de « Agrosup » Dijon est arrivée sur place, Rabuteau est en train d'écosser une énorme cosse de petits pois. En fait, plus qu'une cosse, on dirait plutôt une trousse, une grosse trousse bien ventrue, dont le contenu en tombant dans la cuvette produit un son lourd comme celui d'une balle de tennis.

« Rabuteau, alors ça y est, tu as réussi ! » Rabuteau sursaute, il reconnaît la voix nasillarde d'un de ses anciens camarades devenu aujourd'hui chercheur en agronomie. Un de ceux qui se moquait le plus de lui le prenant pour un illuminé. Il pose sa cuvette pleine de ce qu'on pourrait désormais appeler des « gros pois » ... Il voit tous ces visages collés aux grilles de son jardin. Il avance, tout en resserrant la ceinture de son pyjama comme pour se donner une contenance sérieuse. Il a le sourire. L'équipe de télévision est toute proche, le micro du journaliste n'est plus qu'à quelques centimètres de la grille. Rabuteau le saisit avec autorité et n'attend même pas la question. Il va faire une déclaration. Tout le monde est bouche bée, on l'a rarement entendu parler.

« Mes chers amis, je savais depuis des années déjà que la lune avait une influence sur la croissance des légumes. J'ai passé aussi des années à observer le phénomène des marées, j'ai fait des prélèvements dans un nombre incalculable de jardins situés au bord des océans, j'ai utilisé les composantes chimiques de certaines algues pour

fabriquer des engrais concentrés, et c'est cette nuit au moment où la pleine lune était à son apogée que, ce que j'appellerai la croissance explosive a eu lieu. C'était exactement à 0 h 25. ». Rabuteau estime qu'il en a assez dit. Il rend le micro au jeune journaliste, un peu interloqué, et semble déjà vouloir retourner à ses mesures.

« Oui il a raison Rabuteau, quand on est rentré vers 0 h 30, on est passé devant chez lui, on a cru qu'on avait trop bu, on a vu un potiron si gros qu'il faisait de l'ombre sur le trottoir, faut dire qu'avec la pleine lune on y voyait comme en plein jour »

Rabuteau a marqué un temps d'arrêt. Une marée c'est 12 h 25 minutes, il est presque 10 heures...il observe le potiron dont il a été question. Certes, il est encore de belle taille, mais de là à faire de l'ombre... Il sort son carnet, reprend ses calculs en tremblant un peu.

Il est 12 h 30, tout le monde est rentré déjeuner. Rabuteau est abattu. Il est encore en pyjama, assis sur sa brouette. Comme lui, le jardin est d'une tristesse infinie. Tout est rabougri, flétri. Dans la cuvette, on distingue de minuscules légumes, les plus gros d'entre eux, certainement des courges, ont la taille d'une noisette...